

Bernard Schlemmer

Des Hautes Terres de Madagascar et des réformes qu'il conviendrait d'y mettre en œuvre*

Cela semblait une affaire entendue : plus soulagé que vexé de l'indifférence dans laquelle le maintiennent les praticiens du développement, le chercheur en sciences humaines ne se souciait que de science. Les conclusions concrètes qui auraient pu se dégager de ses travaux relevant des seuls responsables politiques, il ne s'en préoccupait que pour noter l'incompétence de ceux-ci ; « ah, s'ils avaient lu ma thèse ! », telle était, joliment résumée (Fauroux 1986), sa principale contribution aux prises de décision. Mieux — ou pire — encore : s'il acceptait parfois de « finaliser » sa recherche, ce ne pouvait être que pour des travaux bien précis, ponctuels, limités ; mais la grande œuvre, la Thèse, elle, ne se concevait qu'élaborée à partir de matériaux rigoureusement scientifiques ; une tour d'ivoire n'a de valeur que tout éléphantine, et l'idée même d'y installer des « commodités » semblerait monstrueusement incongrue !

Pourtant, depuis quelques années, un mouvement vers un engagement dans le monde s'amorce, des vocations plus séculières se dessinent¹ ; sur la base d'une connaissance aussi rigoureuse que le permettent de nombreuses années de recherche sur un même terrain, voici que le chercheur ne se contente plus d'analyser les choses telles qu'elles sont en réalité mais, l'ayant fait (pour autant que faire se peut !), sort de sa tour et prend le risque de dire en outre ce que ces choses pourraient devenir si telle ou telle mesure leur était appliquée, bref : se mêle de donner des conseils aux preneurs de décision... et, ainsi, court le risque d'être démenti par les faits au cas (il est vrai encore assez peu probable) où ses conseils seraient suivis. On admettra qu'il y faut tout de même un certain courage...

En ce sens, l'ouvrage de J.-P. Raison, bien au-delà d'une illustration de ce mouvement, constitue indéniablement un modèle de référence. Difficile, en effet, d'imaginer thèse plus étayée, synthèse plus rigoureuse et, au terme de l'ouvrage, recommandations plus précises et plus engagées.

* A propos de : Jean-Pierre RAISON, *Les Hautes Terres de Madagascar et leurs confins occidentaux. Enracinement et mobilité des sociétés rurales*, Paris, ORSTOM/Karthala, 1984, 2 vol., 662 + 614 p. Cet ouvrage sera cité *infra* : HT, I ou HT, II.
1. Cf. le débat sur les « conditions d'un développement indépendant » organisé par le département H de l'ORSTOM (1985).

Cahiers d'Études africaines, 99, XXV-3, 1985, pp. 433-441.

P 30.810

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 23430 ex 1

Cote B

11 1

Cote

N°

3 MARS 1987

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

B23430 ex 1

La danse de l'araignée

« Comment [...] expliquer ce [...] paradoxe fondamental, l'entassement exceptionnel des hommes sur des terres apparemment froides et pauvres ? » (HT, I : 22). Pourquoi en d'autres termes, les Merina et les Betsileo — les habitants de ce qu'il est convenu d'appeler les Hautes Terres centrales de Madagascar — se sont-ils ainsi cantonnés dans un espace qui est toujours apparu à l'observateur étranger comme étonnamment trop restreint ? Et ce, alors que les régions voisines — à l'ouest en particulier — ne présentaient aucune difficulté d'accès, offraient des conditions naturelles tout aussi favorables, sinon plus, et, au moins pendant longtemps, ne contenaient pas de population hostile ou belliqueuse ? Alors, en un mot, qu'aucune des raisons jusqu'alors avancées pour expliquer cette étrangeté n'apparaît convaincante ? Tel est le point de départ d'un travail qui va durer quinze ans, dont plus de la moitié se fera sur le terrain et dont le résultat est ce texte à l'écriture dense, où l'on trouvera réponse à la question posée, bien sûr, mais également réponse à bien d'autres problèmes que l'auteur aura soulevés — pour ne pas dire : minutieusement recensés — en cours de route.

L'ouvrage, en effet, paraît conduit avec cette fascination de l'exhaustivité qui distingue le géographe de tous les autres chercheurs ; tout se passe comme si J.-P. Raison n'osait aucune affirmation avant de nous avoir présenté chacun des facteurs qui pourrait avoir une influence, montré comment s'exerçait chacune, ou en quoi l'on avait supposé à tort l'existence d'un rapport de causalité... Et l'auteur, géographe, sait tout aussi bien (pour autant que j'en puisse juger !) se faire tour à tour anthropologue, agronome, historien, pédologue, démographe, agrostologue : l'argumentaire, de prime abord, évoque ce Collège des cartographes de l'Empire imaginé par Borgès (1964 : 129-130) qui en venait à dresser du pays une carte au 1/1^e ! Ce n'est évidemment pas cette systématisme schizophrénique qui est en œuvre : « tout » n'est pas dit sur les Hautes Terres de Madagascar ! La multiplication des approches, pour chaque phénomène étudié, et qui pouvait donner cette impression, n'est pas due à l'illusion que « leur inaccessible vérité intégrerait les innombrables points de vue que nous prendrions sur eux et qui auraient tous leur vérité partielle » (Veyne 1979 : 39-40) ; ici, cette multiplication est finie, et définie par le nombre de relations que l'objet — l'objet *construit* par le géographe — entretient effectivement avec tel ou tel autre phénomène, par le nombre de relations qui se sont révélées sous cet éclairage-là.

L'ensemble fait penser alors à l'approche zen du tir à l'arc telle que l'expose le maître Kenzo Awa : « J'ai eu très souvent la pensée occupée par cet exemple que je vais vous donner : l'araignée 'danse' sa toile sans savoir que des mouches viendront s'y prendre ; la mouche, elle, qui va dansant dans un rayon de soleil, ignore ce qui se trouve devant elle et se prend dans cette toile. Mais, dans l'araignée comme dans la mouche, 'quelque chose' danse et, dans cette danse, extérieur et intérieur sont un. Je suis incapable de m'expliquer mieux, c'est ainsi que l'archer atteint la cible sans avoir extérieurement visé » (Herrigel 1984 : 80-81). Il est donc vain de décrire la mouche si l'on veut faire comprendre sa danse, et plus vain encore d'espérer comprendre la danse de l'araignée si l'on omet celle de la mouche, des mouches et des fils de la toile. Ainsi aurait-on tort de rechercher, dans cet ouvrage qui parle des populations des Hautes Terres malgaches, de leur enracinement et de leurs migrations, à l'époque précoloniale comme aujourd'hui... une définition de « la société merina traditionnelle », de « l'enracinement paysan », de « la migration de courte (ou longue) durée », de « la colonisation », de « l'économie de développement »... Mais tout ce qui relie ces éléments et les construit ainsi les uns par rapport aux autres est donné à connaître. Libre à chacun de tenter de reconstruire alors la définition qui pourrait s'en dégager.

La richesse, et la construction même du travail condamnent évidemment le lecteur à privilégier tels ou tels aspects, en fonction de ses compétences et de ses

I F

pro
spe
po
ex
ni
(du
de
rur

Pri

On

Ter

d'e

tâc

gén

por

diff

grou

du

Ces

vill

cert

par

fin

en f

faud

répa

néce

les I

disc

de la

spat

le m

C

s'affi

géog

vivar

qu'on

possè

en de

donn

va ét

2.

J

l'

(S

ir

d

d

et

ti

ly

propres centres d'intérêt (pour ma part, socio-anthropologue et non géographe, spécialiste de l'Ouest malgache et non des Hautes Terres ou du Moyen-Ouest, je ne pourrai rendre compte de ma lecture qu'à partir de ce seul point de vue-là, bien excentré). Il est donc clair qu'il ne saurait être question d'en faire une recension ni « objective », ni systématique. Je me contenterai de mettre le lecteur en bouche (du moins je l'espère) en illustrant la démarche de J.-P. Raison : la première partie de l'ouvrage, qui cherche à cerner les « facteurs généraux de stabilité et mobilité rurales », nous en fournit l'occasion.

Pratiques d'un système de parenté

On sait combien la notion de *foko* est centrale dans la littérature sur les Hautes Terres de Madagascar, et combien il est apparu capital, aux auteurs qui en traitent, d'en donner une définition rigoureuse. Jean-Pierre Raison semble considérer la tâche comme *a priori* vaine, qui se contente d'exposer, en termes pour le moins généraux, que « si nous partons de l'observation d'une situation quasi contemporaine, nous relevons que la population de l'Imerina (et les régions voisines n'en diffèrent pas sensiblement, sauf en cas de forte immigration récente) se divise en groupes, *foko* [...], dont les membres sont définis par une commune résidence, ou du moins aujourd'hui une commune origine géographique, et un nom commun. Ces groupes d'hommes libres, de taille très variée, formés d'un certain nombre de villages, ont un très haut degré d'endogamie, celle-ci pouvant même être pour certains une règle » (*sic*) (*HT*, I : 87-88). N'oublions pas qu'il s'agit d'expliquer le paradoxe de la concentration de peuplement ; or, nous en sommes prévenus dès la fin du deuxième chapitre, les conditions naturelles n'y sont pour rien, « c'est bien en fait dans le système social et dans l'histoire de ces groupes humains qu'il nous faudra chercher la clé tant de la localisation générale du peuplement que de sa répartition de détail » (*HT*, I : 82). Si l'analyse du *foko* répond donc bien aux nécessités d'un exposé méthodique sur le fonctionnement du système social dans les Hautes Terres, cet « exposé » ne se déroule pas selon les règles classiques du discours universitaire : il intervient — il « entre en danse » — à propos de « l'insertion de la société dans l'espace et [de] cette exceptionnelle adéquation de l'organisation spatiale et de l'organisation sociale » (*HT*, I : 87) que le système social — « et surtout le mode de fonctionnement de ce système » (*ibid.*) — rend seul possible.

Cette « définition » suffit à montrer que « le *foko*, autant que groupe géographique, s'affirme comme groupe de parenté [...]. Foncièrement, la réalité du *foko* est bien géographique, mais d'une géographie qui est celle des morts plutôt que celle des vivants : on est d'un *foko* non parce qu'on habite sur son territoire [...] mais parce qu'on y résidera une fois mort, qu'on y deviendra ancêtre en vertu du droit qu'on possède d'être enterré dans un tombeau du territoire [...] C'est donc malgré tout, en dernière analyse, le système de parenté qui détermine l'attachement à un lieu donné » (*HT*, I : 89-90). Aussi est-ce l'ensemble du système de parenté que l'on va étudier, toujours de façon aussi empirique, en énumérant ses principales caractéristiques.

2. J'aurais quelque peine à prétendre à l'objectivité, l'auteur me citant, dans l'avant-propos, au nombre de ses amis, et moi-même ayant écrit ailleurs (SCHLEMMER 1983 : 169), à propos de la troisième partie de ce travail — alors inédite et qu'il m'avait obligeamment prêtée — : « Ces conclusions, je les adopte d'autant plus volontiers aujourd'hui que j'ai pu constater, en 1973, au cours d'une enquête que nous nous sommes trouvés à faire ensemble, J.-P. Raison et moi-même, dans la région tabacole de Miandrivazo, à quel point nos hypothèses de travail réciproques se trouvaient convergentes, nos premières analyses communes ».

téristiques (filiation bilinéaire, absence de règle stricte de résidence...) plutôt qu'en tentant une définition théorique rigoureuse (« ce système extrêmement souple, qui est celui du dème... » [HT, I : 90]) ; et toujours « en résonance » avec la problématique de départ : enracinement et mobilité.

En effet, autant ce système de parenté apparaît adapté à la situation de migrants — qui était bien celle, originelle, de ces Malayo-Polynésiens (puisque, « si même aucune parenté ne peut être découverte entre l'immigrant et le groupe qui l'accueille, l'alliance matrimoniale à elle seule permet l'insertion sociale » [HT, I : 91]) —, autant, au contraire, le même système de parenté apparaît paradoxal dans la situation d'enracinement qui prévaut aujourd'hui ... et qui prévaut depuis des siècles ; il semble, en effet, particulièrement « peu apte à déterminer un cadre dans lequel la propriété se transmette ; or, à l'évidence, Merina et Betsileo sont profondément attachés à la terre et à une terre très localisée. De même, le système de parenté n'est guère propre à résoudre de façon univoque les problèmes d'identité sociale et géographique de chacun ; or rien n'est plus important pour un habitant des Hautes Terres, qui ne peut trouver son équilibre personnel que s'il est très précisément localisé dans la société et dans l'espace » (HT, I : 91). Les pages suivantes vont alors montrer comment la création des tombeaux collectifs, d'une part, et le choix* presque systématique de l'endogamie, d'autre part, ont amené ce système à créer ces *foko* si cohérents et si attachés à un espace délimité.

Comme s'éclaire ainsi la situation présente, comme se résoud le paradoxe et s'analyse la transformation d'un système historiquement adapté à une société de migrants en un système favorisant l'enracinement des paysans, J.-P. Raison nous renvoie au point de départ : ce n'est qu'un des fils de la toile que nous avons exploré, et non le fil univoque et explicatif. « Reste à comprendre, et c'est là le plus délicat, pourquoi s'est produite cette orientation systématiquement endogame des alliances matrimoniales, avec ses corollaires que sont la fixation territoriale, le cloisonnement d'organisations qui pourraient plus naturellement être ouvertes sur l'extérieur. Et, si l'on admet dans ce cas une adéquation du fonctionnement du système de parenté et des rapports à l'espace, pourquoi et comment Merina et Betsileo sont-ils passés d'une situation de mobilité à un établissement stable sur un espace restreint ? » (HT, I : 94).

Le regard de Raison se porte alors du côté des seigneurs, dominants dont la richesse reposait jadis sur le pillage, essentiellement dans les régions limitrophes à leurs petits « domaines ». L'activité de ces « barons-brigands » — selon l'expression de M. Bloch (1968 : 122) que reprend Raison — maintenait en effet un climat d'insécurité, et « cette crainte constante de la razzia contraignait évidemment les communautés paysannes à rechercher la protection d'un seigneur suffisamment puissant, mais elle les incitait à se méfier même de celui-ci. Elle conduisait au repli sur des espaces réduits, séparés les uns des autres par des franges où les pillages répétés et la fuite des populations avaient créé le vide [...] Le repliement des *foko* sur eux-mêmes, leur isolement géographique, leur endogamie extrêmement marquée sinon absolue, nous semblent une réaction typiquement paysanne à l'insécurité : menacés de toutes parts, souvent rassemblés en un lieu beaucoup plus par les hasards de la guerre que par une communauté d'ancêtres, les agriculteurs ont dû spontanément chercher à multiplier entre eux les liens de parenté, les seuls véritables

3. Choix, au sens propre : « option pratique qui, faute d'être mise en question, s'est élevée au niveau d'une règle [...] ; ce n'est pas [...] l'appartenance au *foko* qui détermine le choix du conjoint, mais c'est autant la conclusion de mariages qui détermine le *foko*. A la naissance d'un *foko*, les mariages peuvent tout aussi bien avoir été conclus entre simples voisins ; une fois amorcé le processus, les unions se multiplient et aboutissent à une rapide transformation des liens de localité en liens de parenté » (HT, I : 92-93).

à leurs yeux. La constitution de groupes clos, unis par une extrême complexité de réseaux d'alliance, capables d'agglomérer les étrangers réfugiés, était une protection contre l'extérieur, mais aussi une garantie contre le seigneur, protecteur théorique » (HT, I : 98-99). Mais, là encore, si l'explication est satisfaisante, elle n'éclaire que l'une des liaisons possibles : si l'insécurité est à l'origine d'un « retournement » (HT, I : 92) du système de parenté, devenu constitutif de *foko* clos, homogènes et, surtout, localement enracinés, comment comprendre que ces caractéristiques se soient maintenues sous le règne d'Andrianampoinimerina, à l'époque où la concentration du Pouvoir assurait la paix et permettait le développement d'une riziculture de première saison (*vary aloha*) par la mise en valeur des terres basses inondables en été ? A ce moment du moins pouvait-on s'attendre à une expansion vers les terrains favorables du Moyen-Ouest, d'autant que les mêmes facteurs de stabilité politique et de prospérité économique entraînaient un accroissement sensible de la population, consciemment recherché, en outre, par le souverain.

Comment on écrit la géographie

Mais la persistance des mêmes pratiques — un certain repliement des communautés paysannes sur elles-mêmes, une attitude quelque peu frileuse devant l'expansion territoriale — ne traduit pas nécessairement la permanence d'un même problème. Des « effets » semblables ne veulent pas forcément dire que des mêmes « causes » les aient entraînés. Ici, c'est du côté du Pouvoir qu'il faut se tourner : « faute de techniques adéquates, ce mode de production semblait incapable de se reproduire au-delà d'un espace très restreint, celui où portait aisément la parole royale, celui où le souverain pouvait se déplacer commodément. D'où l'intérêt extrême de la concentration de la population, qui permettait de disposer, sur la faible surface pleinement contrôlée (2 500 km² tout au plus), d'un nombre d'hommes suffisant pour assurer la subsistance de l'appareil d'État et lui donner les moyens de la conquête d'étendues infiniment plus vastes » (HT, I : 117).

Et l'analyse se poursuit ainsi, de questions nouvelles en nouvelles réponses, qui montrent comment ce qui paraît tout d'abord un impénétrable paradoxe se résoud en une variété de pratiques sociales bien différentes. J'en donnerai un autre exemple (que je ne prendrai pas tout à fait au hasard...). A l'époque où les seigneurs vivaient de la vente des esclaves, les paysans — potentiellement objets de commerce — devaient se regrouper pour échapper à un sort funeste : « on était enlevé sur le chemin du marché, au retour des champs à la nuit tombante. Bien réduit était l'espace où la discipline collective assurait quelque sécurité » (HT, I : 98). Sous la colonisation, le paysan est toujours contraint de vivre regroupé : « on ne pouvait [...] tolérer le vagabond indépendant, celui qui ne se liait ni au *fanjakana*⁴ ni au colon, celui qui risquait de parvenir à s'en libérer pour partie parce que, sur des terres neuves où la place n'était pas comptée, il pouvait sans trop de peine subvenir à ses besoins et s'acquitter, s'il ne pouvait les éviter, de ses obligations fiscales. Pour le colonisé, à Madagascar, il devait être immoral de vivre sans s'épuiser à la tâche ; il était scandaleux, en tout cas, aux yeux de l'Européen qu'il pût vivre mieux en pratiquant une agriculture et un élevage plus extensifs, en 'régressant' techniquement » (HT, I : 192).

Dans les deux situations, il y a des « gouvernants » et des « gouvernés » ; mais, « au lieu de croire qu'il existe une chose appelée 'les gouvernés' par rapport à laquelle 'les gouvernants' se comportent, considérons qu'on peut traiter 'les gouvernés' selon des pratiques si différentes, selon les époques, que lesdits gouvernés n'ont

4. *Fanjakana* : ici, l'administration.

guère que leur nom de commun » (Veyne 1979 : 207). Les uns, notamment, peuvent être considérés comme, disons, des têtes d'un troupeau que l'on peut accroître en piquant dans celui du voisin, et qu'il faut protéger contre celui-ci (mais dans lequel on peut aussi bien prélever, en cas de besoin). Les autres, comme de grands enfants qu'il s'agit de conduire à l'âge adulte, dans la voie que l'on a soi-même suivie, en les pliant « à la loi du travail, sans laquelle il n'est pas de progrès moral et matériel » — travail dont on ne tirera que la juste rétribution de ses efforts.

« Voilà des 'attitudes' bien différentes envers l'objet naturel 'gouvernés', voilà bien des façons diverses de traiter 'objectivement' les gouvernés ou encore, si l'on préfère, voilà bien des 'idéologies' différentes du rapport aux gouvernés. Disons : voilà bien des pratiques différentes », s'exclamerait Paul Veyne (1979 : 208) ! Difficile en effet de ne pas penser à la description que cet historien fait du travail de son collègue Georges Ville sur la disparition des jeux du cirque : « on voit la méthode suivie : elle consiste à décrire, très positivement, ce qu'un empereur paternel fait, ce qu'un chef-guide fait⁵, et à ne rien présupposer d'autre⁶ ; à ne pas présupposer qu'il existe une cible, un objet, une cause matérielle [...]. L'objet n'est que le corrélat de la pratique ; il n'existe pas, avant celle-ci, un gouverné éternel que l'on viserait plus ou moins bien et par rapport auquel on modifierait le tir pour l'améliorer » (*ibid.* : 211-213).

La pratique de l'administration coloniale, par exemple, conduit à distinguer immédiatement, dans l'entité « la colonisation », entre cette administration et les colons eux-mêmes ; et ce déjà à propos de ce refus viscéral du vagabond que nous évoquions à l'instant : « selon un processus classique, que nous avons retrouvé à maintes étapes de notre étude, une administration coloniale à la recherche constante de moyens financiers exploitait abusivement la population qu'elle voulait encadrer, et, n'ayant pas les moyens de sa politique, provoquait le départ de populations prolétarisées, transformées en 'vagabonds', pour ne pas dire en clochards. De cette population hors des normes la colonisation européenne tirait l'essentiel d'une main-d'œuvre exploitée impunément, et que l'administration ne pouvait lui arracher pour la faire rentrer dans la légalité, sous peine de saper les bases d'une mise en valeur coloniale qu'elle devait susciter : forme caricaturale, en définitive, de l'accumulation primitive du capital » (*HT*, I : 311-312).

De la méthode suivie, on pourrait faire la même démonstration pour chacun des problèmes soulevés, et en particulier à propos de la pratique des migrants, vue du côté du pays d'accueil — qu'il s'agisse ou non de terres neuves⁷ —, ou du côté de leur pays d'origine⁸. Mais, on l'a dit, de cette œuvre de près de 1 300 pages, il ne saurait être question de rendre compte en son intégralité...

5. Gallieni, *Rapport d'ensemble sur la pacification, l'organisation et la colonisation de Madagascar (octobre 1896 à mars 1899)*, Paris, Lavauzelle, 1899, 626 p., cité in DESCHAMPS & CHAUVET 1949 : 362.

6. Nous dirions ici : ce qu'un baron-brigand fait, ce qu'un gouverneur général fait.

7. Les italiques sont de G. Ville.

8. Cf. la troisième partie : « Peuplement et mise en valeur des *baiboho* au pied des Hautes Terres. Les pays de Miandrivazo et de Maevatanana ». (*Baiboho* : sols alluviaux particulièrement favorables à la culture.)

9. Cf. la quatrième partie : « Les migrations dans la vie rurale des Hautes Terres centrales ».

Le savant et la politique

Pas une de ces pages, pourtant, ne saurait être retranchée sans que disparaissent du même coup quelques-uns des arguments que l'auteur estime nécessaire d'apporter avant que de pouvoir s'adresser aux responsables politiques. Car c'est bien à eux que l'auteur s'adresse, en fin de compte, en tant que lecteurs privilégiés puisque « lecteurs aptes à traduire en actes » les résultats auxquels il parvient et les conclusions qui en découlent d'évidence, ou que personnellement il en tire ; et « cela implique [...] que les opinions qui se dégagent d'un travail qui est ' engagé ' résultent d'un raisonnement rigoureux » (*HT*, I : 32).

La même honnêteté intellectuelle fait que le lecteur ne saurait confondre ce que nous venons d'appeler conclusions « d'évidence » et conclusions personnelles. Les premières sont données en cours de texte — dès lors que tous les éléments nécessaires pour les fonder ont été rapportés, et ce n'est le cas qu'à partir du septième chapitre du deuxième volume. De cet ordre de jugements relèvent les « perspectives pour un nouveau Betsiriry » (*HT*, II : 242-250). En relève également l'affirmation selon laquelle il faut souhaiter le déclin de la riziculture sur les Hautes Terres. Ceux qui connaissent Madagascar seront pour le moins intrigués par cette assertion. Qu'ils se reportent à l'ouvrage et ils verront qu'il s'agit bien là, au bout du compte, d'une conclusion qui s'impose « d'évidence » ; il est vrai qu'il ne s'agit aussi que d'un souhait théorique, car « ni les conditions de circulation et d'échanges, ni les circonstances politiques ne permettent aujourd'hui encore de préconiser cette révolution : la production personnelle du riz reste pour les ruraux la garantie de leur autonomie et on ne saurait la leur ôter » (*HT*, II : 353). C'est du même ordre de jugements que relève, enfin, l'indication de quelques dispositions incitatives à mettre en œuvre, qui pourraient peser favorablement sur l'agriculture dans le nord du Betsileo (*HT*, II : 461-463).

Pour les mesures qu'il propose ainsi, l'auteur n'hésite pas à affirmer, convaincu de le faire avec toute la rigueur d'un raisonnement scientifique : « il faut... », « il convient... », « on doit... ». Être en désaccord avec lui ne signifie pas alors que l'on partage une « opinion » différente de la sienne mais, soit que l'on dispose de matériaux nouveaux qui viendraient contredire sa thèse, soit que l'on ait découvert une faille dans le raisonnement lui-même et qu'un autre agencement des données se révélerait plus rigoureux.

Changement de ton dans les cinq dernières pages de la « Conclusion », dans lesquelles l'auteur s'engage personnellement : « ma démarche, j'en conviens, et mes lecteurs en auront, je l'espère, pris conscience, ne fait pas abstraction d'une réflexion personnelle sur la vie de la cité » (*HT*, II : 547). Pour les conseils qu'il donne alors, l'expression la plus forte dont il use est « je suis convaincu... » ; pour le reste, on ne trouve plus que des « il me paraît... », « il me semble... », « je crois... », « pour moi... », « à mon sens... », etc. Ainsi n'y a-t-il pas d'ambiguïté : c'est un avis de citoyen, d'homme « engagé dans la cité » qu'il nous livre alors ; même si l'avis de cet homme-là n'est pas tout à fait l'avis de n'importe qui, la différence est bien faite avec les précédentes recommandations qui, elles, *découlaient*, logiquement, des analyses conduites au cours d'un travail de recherche scientifique, avec l'autorité que cela leur confère.

Faut-il conclure alors par une note pessimiste ? Des mesures que J.-P. Raison expose et justifie longuement — de celles qu'il avance en tant que chercheur scientifique, justement¹⁰ —, l'auteur nous dit lui-même, désabusé : « Vœux pieux,

10. Ainsi, pour « tenter d'imaginer l'avenir » du Betsiriry : « mettre les berges en défens, y interdire effectivement cultures et pâturage, y favoriser la reconstitution d'une végétation naturelle », « orienter les mouvements de population »,

pour l'heure, devons-nous reconnaître. Formulées pour l'essentiel aux autorités compétentes dès 1973, ces remarques n'avaient eu aucun effet jusqu'à la fin de 1977 en tout cas. A cette date, l'Ofmata¹¹, dans les limites de ses moyens, paraissait s'obstiner, sans grands résultats d'ailleurs, dans ses errements » (HT, II : 250).

Le lecteur privilégié ne doit-il pas être recherché, alors, dans le camp d'en face, si j'ose dire, du côté de celui qui subit la politique mise en œuvre ? N'est-ce pas à lui qu'il conviendrait, en priorité, de s'adresser, afin de le mettre en mesure de demander des comptes : de demander sur quelles analyses les décideurs, eux, s'appuient pour ne pas adopter les mesures en question, comment ils réfutent ces thèses, ou pourquoi ils n'en tirent pas les mêmes conclusions ? L'auteur en est sans nul doute conscient qui, parlant des paysans malgaches et comme pour s'excuser, demande : « sans eux, que serait ce travail ? mais que peut-il être pour eux ? » (HT, I : 9). La question reste ouverte...

ORSTOM, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

BLOCH, M.

1968 « Notes sur l'organisation sociale de l'Imerina avant le règne de Radama 1^{er} », *Annales de l'Université de Madagascar*, sér. Lettres et sciences humaines, 7 : 119-132.

BORGÈS, J. L.

1964 *Histoire de l'infamie. Histoire de l'éternité*, Paris, Union générale d'éditions, 311 p. (« Le monde en 10/18 » 184-185).

DESCHAMPS, H. & CHAUVET, P.

1949 *Gallieni pacificateur. Écrits coloniaux de Gallieni*, Paris, Presses universitaires de France, 382 p.

FAUROUX, E.

1986 « Les approches macro-dynamiques en anthropologie : l'exemple de l'Équateur », *Documents AMIRA* [Amélioration des méthodes en milieu rural africain] (Paris), à paraître.

HERRIGEL, E.

1984 *Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, Paris, Dervy, 106 p. (« Mystiques et religions. Série B »).

« proportionner l'aide aux *fokontany* à la bonne volonté qu'ils manifesteront pour accueillir et doter en terres des immigrants », « susciter une culture du tabac véritablement intensive », etc. (HT, II : 242 sq.). (*Fokontany* : depuis 1973, collectivité de base, unité administrative formée par un groupe de villages.)

11. OFMATA : Office malgache des tabacs.

ORSTOM. Département H.

1985 « La pratique sociale de l'anthropologie », *AFA Bulletin* (Paris, Association française des anthropologues), 20 : 32-42.

SCHLEMMER, B.

1983 *Le Menabe. Histoire d'une colonisation*, Paris, ORSTOM, 267 p. (« Travaux et documents » 164).

VEYNE, P.

1979 *Comment on écrit l'histoire ; suivi de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Le Seuil, 242 p. (« Points. Histoire » 40).

t
ce,
as à
de
ux,
ces
ans
ser,
? »
r
k
er »,
enes,
D
ons,
n
ve
uver-
u
t
n
de
lieu
ues
p.
ra-ont
du
puis
les de
ols
res